

# **LE BOMBARDIER**

**Mireille Bertaux**

**LUCIE**

Lucie

26 janvier 2019

Lucie revenait tranquillement vers le parking pour reprendre sa voiture, déambulant dans les rues piétonnes du centre ville. Cette manifestation s'était bien passée. Il n'y avait eu aucun heurt sérieux malgré toute la campagne de peur orchestrée par la municipalité. Certains commerces étaient pourtant restés ouverts et n'avaient subi aucun préjudice. Les seules traces visibles restaient les tags couvrant les panneaux en bois que les commerçants, encouragés par les élus, avaient placés devant leurs vitrines pour les protéger. Tout en marchant, Lucie se disait que c'était bien qu'il n'y ait pas eu de confrontation avec les forces de l'ordre. Il y avait eu suffisamment de morts et de blessés lors des autres samedis de mobilisation. Comment était-ce possible que dans ce pays, descendre dans la rue pour exprimer son refus de la pauvreté et de l'injustice sociale pouvait occasionner de graves blessures, des mains arrachées, des yeux crevés ? Fallait-il mater le peuple à ce point ? Lucie n'avait que 23 ans, mais elle avait déjà manifesté et jamais elle n'avait vu un tel déferlement de violence de la part des forces de l'ordre.

Ses parents, militants communistes, restaient pétrifiés par cette violence policière. Christian son père était né en 1970, Brigitte sa mère en 1972. Ils étaient d'une génération de militants qui faisait dans les années 90 du porte à porte dans les cités ouvrières. Les militants s'organisaient en binômes et se répartissaient les cages d'escalier. Ils allaient sonner aux portes en proposant aux habitants une discussion sur tel ou tel sujet, généralement sur le pouvoir d'achat et les salaires qui n'augmentaient pas. Puis ils proposaient une adhésion au parti communiste. Ce travail du porte à porte constituait la base du

travail militant.

Brigitte était caissière dans un supermarché et avait des horaires de travail fractionnés. Christian était mécanicien et était devenu chef d'équipe à force de courage et d'abnégation. Ils avaient donné à leur deux enfants, Lucie et Simon de deux ans son cadet, une éducation basée sur l'honnêteté, la justice, le travail et la bienveillance envers les autres. Au début de leur union, ils habitaient un appartement dans une cité de Valence puis avaient acheté une petite maison lorsque leurs deux enfants étaient entrés au collège. Chacun avait sa chambre et un petit jardin permettait de manger dehors et de planter quelques fleurs.

Ce mois d'octobre 2018 resterait certainement dans l'histoire comme le début d'un mouvement inédit que les sociologues étudieraient un jour pensait Lucie. D'autant que depuis mi-novembre, la mobilisation ne faiblissait pas. Toujours des milliers de participants aux manifestations des samedis dans toute la France. Même les fêtes de Noël et de fin d'année n'avaient pas entamé la détermination des Gilets Jaunes. Nous étions en janvier 2019, le temps était pluvieux, Lucie avait froid. Le parcours de la manifestation avait été long comme d'habitude, un peu plus de six kilomètres sous la pluie.

Lucie avait très vite rejoint le mouvement. Les revendications liées au pouvoir d'achat lui parlaient. Ses parents avaient toujours tiré le diable par la queue pour finir leur fin de mois et elle connaissait depuis toute petite leur difficulté à payer le loyer, à se nourrir, à se vêtir. Ils ne pouvaient que très rarement s'offrir un billet de cinéma ou une soirée au restaurant. Et puis il y avait les revendications de justice sociale, les salaires exorbitants des grands patrons, la disparition de l'ISF, et d'autres encore . Surtout il convenait de sauver la planète. Et ce sujet était pour Lucie l'un des plus préoccupants. Elle n'était pas très politisée, mais elle discutait avec ses amis et se rendait bien compte que l'injustice existait, que tous les problèmes étaient plus ou moins liés, que l'on ne pouvait pas accepter de voir autant de familles dormir dans la rue ou aller chercher de quoi se nourrir au Resto du Cœur.

Elle avait passé plusieurs samedis après-midi sur le rond-point à côté de chez elle. Elle y avait fait des rencontres avec des personnes qu'elle n'aurait jamais connu dans d'autres circonstances. De nombreuses femmes exprimaient leurs difficultés pour la première fois de leur vie. On se racontait sa vie, ses problèmes, ses difficultés, ses joies, ses enfants, ses petits-enfants. La honte de faire les poubelles ou d'avoir des dettes n'existait plus car tous étaient dans la même galère. Et puis il y avait la solidarité entre eux. Et surtout la fraternité. Ce mot reprenait tout son sens sur le rond-point. On appartenait à la même famille des gens courageux, des gens qui se levaient tôt et qui ne pouvaient pas se payer à manger, des gens usés par la pénibilité de leur travail et dont la retraite se situait sous le seuil de pauvreté. Lucie connaissait tout cela. Mais voir les visages des hommes et des femmes qui vivaient et racontaient ces situations, c'était autre chose. Elle se disait même qu'il aurait fallu montrer cela aux personnes qui gagnaient des millions, ou des milliards, on ne sait pas, on ne se rend pas compte de ce que cela signifie des millions ou des milliards lorsque l'on a pas de quoi manger. Mais il faudrait rendre obligatoire la rencontre des milliardaires avec ces gens des ronds-point, comme un permis à passer s'ils voulaient s'acheter un yacht. Alors là on était certain qu'ils se précipiteraient tous aux ronds-point pour se faire tamponner leur pass pour acheter un yacht. A cette idée, Lucie éclata de rire. Heureusement pensa-t-elle que l'humour n'est pas encore un bien de consommation !

Lucie retrouva Simon et son amie Laura dans un café. Un bon chocolat chaud serait le bienvenu pour la réchauffer. Simon faisait des études de marketing et communication à Lyon . C'est là qu'il avait rencontré Laura. Elle était intelligente et Lucie la trouvait très jolie avec ses longs cheveux bruns qui tombaient jusqu'aux hanches et ses yeux verts.

– alors dit Lucie, comment avez-vous trouvé cette manif ?

– bien, bien répondit Simon. Les slogans étaient super surtout « Macron on n'est pas tes moutons ! »

– j'ai préféré « Manu on arrive » ajouta Laura. Tu sais, en réponse à sa phrase « Venez me chercher »

Laura éclata de rire et embrassa Simon.

Ils commandèrent tous les trois un chocolat chaud, discutèrent des mots d'ordre lancés par les organisateurs et des revendications de justice sociale réclamées par tout un peuple en colère.

– Tu viens dîner chez maman et papa ? Demanda Simon à sa sœur

– Oui répondit-elle

Lucie se leva, embrassa son frère et Laura et partit rejoindre sa voiture. Subitement, au détour d'une rue, elle s'immobilisa devant la vitrine d'une boutique qui vendait des fripes. Là devant elle, un magnifique bombardier s'étalait en vitrine. Exactement ce qu'elle recherchait depuis plusieurs semaines. Elle en avait déjà essayé plusieurs, neufs. Mais leurs prix dépassaient largement ses possibilités. Celui-là était fait pour elle. Elle entra dans la boutique, l'essaya et l'acheta sans hésitation. C'était un modèle B3 en mouton retourné, avec un large col et les poignets laissant apparaître la doublure fourrée. Deux pattes de serrage au niveau de la taille signaient le modèle. Il avait été artificiellement vieilli ce qui était la mode dans les années soixante dix. Lucie ne savait pas pourquoi elle était obsédée depuis plusieurs semaines par l'achat d'un bombardier. Il a bien vécu celui-là pensa-t-elle. J'aimerais bien savoir de quels événements il a été le témoin ?

Enfin elle arriva à sa voiture et rentra chez elle, le bombardier sous le bras. Elle habitait un petit appartement de deux pièces qu'elle louait dans une petite ville voisine de Valence. Il n'était pas très grand mais était suffisant pour elle qui vivait seule. Le loyer était correct pour sa paie. Elle avait fait 2 ans d'études de commerce à l'IUT de Valence et avait trouvé un job dans une entreprise des environs. Elle ne gagnait pas des mille et des cents mais elle s'en sortait.

Elle prit une douche pour se réchauffer. Cette manif sous la pluie avait été une véritable torture. Elle se prépara, mit

son bombardier et se regarda dans la glace. Il allait très bien avec ses cheveux bruns coupés à la garçonne et ses yeux noisettes. Elle sortit pour aller dîner chez ses parents, satisfaite de son achat.

Lucie

31 janvier 2019

Le jeudi suivant, Lucie avait décidé de se rendre à une soirée organisée par les Gilets Jaunes. Ils devaient réfléchir à ce qu'il convenait de faire alors que la veille au soir, les décisions du gouvernement et du Président de la République avaient été annoncées aux français. Aucune décision socialement juste, aucune décision écologiquement responsable, aucune décision humainement décente n'avaient été prises. Mais un renforcement de l'injustice fiscale et sociale. Des miettes avaient été jetées au peuple et rien n'avait été pris aux riches. Les riches seraient encore plus riches et les pauvres plus pauvres. On se demandait si les dirigeants du pays n'étaient pas devenus sourds. Mais non, le peuple savait que la surdité n'y était pour rien mais que tout avait été tranché en faveur de la classe sociale la plus favorisée. Que fallait-il faire ? Les 5 mois de mobilisation intense n'avaient pas suffi pour se faire entendre.

Lucie entra dans la salle de réunion. Il y avait beaucoup de monde. La salle se situait au sous-sol d'un café associatif. Elle n'était pas très grande mais avait le mérite d'exister. Lorsque des associations ou des collectifs la demandaient, elle était mise gratuitement à disposition. Les murs avaient été fraîchement repeints ce qui la rendait agréable. Les débats avaient commencé. Lucie reconnut au premier coup d'oeil ses amis Bernard et François, deux potes de faculté. Puis Noémie et Catherine, des amies d'enfance avec qui elle avait fait ses études secondaires. Elle alla s'asseoir près d'eux. L'homme qui parlait avait une cinquantaine d'années. Elle l'avait déjà vu dans le cortège de manifestants. Il s'appelait Armand. Il était très actif dans le mouvement et était respecté par tous. Il présidait en quelque sorte la soirée et distribuait la parole à celles et ceux



qui levaient la main.

– Bon, il faut que nous décidions de la suite à donner à notre mobilisation dit-il. Vous avez entendu ce que le Président de la République a décidé. Il n'est pas question d'accepter tout cela sans rien dire. Nous n'avons rien obtenu de ce que nous réclamions.

– C'est vrai répondit une jeune femme venue avec ses jeunes enfants. C'est inadmissible de se faire balader comme ça. Rien pour les chômeurs, rien pour les familles monoparentales, rien pour les salariés les plus pauvres. Rien pour la planète. Je ne veux pas que mes enfants vivent dans ce monde de consommation. Armand, sais-tu ce qui se prépare nationalement ?

Armand, sortit de son cartable un cahier et des tracts.

– D'après mes renseignements, il se prépare pour samedi, c'est-à-dire dans deux jours, une manifestation nationale et parallèlement des manifestations locales dans tous les départements. Paris appelle plutôt à ce que la province rejoigne la capitale.

Une dame âgée, cheveux blancs et canne à portée de main demanda la parole

– Comment allons nous faire pour monter à Paris et faire l'aller et retour dans le week-end ?

– Il n'y a pas de problème pour cela madame répondit Armand. La seule question ce soir est de décider si nous manifestons ici ou si nous voulons nous joindre aux parisiens.

– Il me semble dit Bernard qu'il vaut mieux aller à Paris. Après les annonces d'hier soir, nous devons montrer que nous sommes nombreux et déterminés. Armand, connais-tu la position des autres collectifs de Gilets Jaunes du département ?

– Tous ceux avec qui j'ai eu des contacts veulent se rendre à Paris. Que décidons-nous ?

Oui oui crièrent-ils tous. Allons à Paris.

La température de la pièce augmentait et Lucie enleva son bombardier. Si elle était peu politisée jusqu'à

maintenant, elle avait décidé de s'investir davantage dans la connaissance de la chose économique, ne serait-ce que pour comprendre et pouvoir analyser ce qui était en train de se passer en France et qu'elle subodorait être une période très importante, voire historique. Mais elle se demandait comment faisaient les orateurs pour parler en public sans bégayer, pour oser affronter le regard et l'opinion des autres. Elle n'était pas prête à faire de même. Elle le regrettait.

– Alors comment nous organisons-nous Armand? demanda Noémie

– Eh bien nous allons affréter un car. Le rendez-vous est fixé à Paris place de la République à 14 heures. Nous partirons donc de Valence samedi vers 4 heure du matin. Le car nous reprendra vers 18 heures samedi soir et nous serons rentrés vers 3 heures dimanche matin. Nous avons récolté un peu d'argent sur le rond-point en faisant la quête auprès des camions et des véhicules. Du coup, je pense que la part à payer pour chacun sera de 10 euros maximum. Est-ce que tout le monde est d'accord ?

Les mains se levèrent à l'unanimité.

– Bien ajouta Armand. Je m'occupe du car et je vous donne tous les renseignements sur notre site Gilets Jaunes.

Les participants se dirigèrent vers la table pour boire un verre avant de se quitter.

– Tu viens Lucie demanda Catherine ?

– Oui bien sûr. On ne lâche pas maintenant

– J'ai un peu peur de ce qui peut se passer ajouta Catherine.

– Il n'y a aucune raison que ça se passe mal ajouta Noémie. Nous allons manifester pacifiquement, sans aucune mauvaise intention. Et vous les garçons , vous venez ?

– Oui acquiescèrent Bernard et François.

Une petite heure après, tout le monde se séparait et se donnait rendez-vous le samedi suivant. Il faisait froid mais le ciel était bien dégagé. Lucie enfila son bombardier et rentra chez elle.

Lucie

2 février 2019

Lucie avait pris son ticket pour le voyage Valence Paris en car. Cette manifestation promettait d'être belle. Beaucoup de Gilets Jaunes de province avaient décidé de se rendre à la capitale pour gonfler les rangs des manifestants parisiens et franciliens. Lucie avait retrouvé Catherine, Noémie, Bernard et François au petit matin, au point de rendez-vous fixé par Armand. Il avait gelé et elle portait son bombardier qui lui tiendrait bien chaud ce week-end.

Soudain elle aperçut Laura et Simon qui venaient vers elle.

- Ah super, vous venez finalement ?
- Oui répondit Simon. Nous avons réussi à nous libérer du repas de famille chez les parents de Laura.
- C'est bien. Nous sommes ensemble pour ce moment quasi historique ajouta Laura
- Oui mais attention, pas de risque inutile précisa Lucie.

Lucie ressentait comme une contrariété. Elle n'arrivait pas à savoir à quoi était due cette gêne. Elle aurait dû être heureuse de retrouver ses amis, son frère et Laura pour participer à cette manifestation. Le souvenir de cette journée resserrerait leur lien, elle en était certaine. Mais quelque chose la gênait. Oh c'est certainement un peu d'angoisse pensa-t-elle. Dans quelques minutes, lorsque le car partira, ce sera oublié.

En effet, lorsque tout le monde fut monté dans le car, Lucie oublia son tourment. Le car était plein, il ne restait aucune place de libre. Les copains de Valence avait répondu à l'appel d'Armand sans hésitation. Elle s'assit à une place libre à côté de Gérémy. Elle le connaissait un peu, elle l'avait vu à chaque réunion de Gilets Jaunes. Il devait avoir le même âge qu'elle. Il

était brun, grand. Il avait beaucoup d'aisance lorsqu'il prenait la parole lors des réunions et Lucie l'admirait un peu pour cela . Elle aurait aimé être comme lui, sûre de ses opinions et sachant défendre ses arguments.

– Salut dit-il à Lucie

– Salut Gérémy.

– Ca me fait plaisir de te voir

– Oui moi aussi. Je t'ai quelque fois entendu prendre la parole. Tu as beaucoup d'aisance. Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

– Je fais des études en sciences politiques à Grenoble. Je suis en dernière année de master.

Lucie comprit pourquoi il était à l'aise lors de ses prises de parole

– Et en quoi t'es-tu spécialisé ?

– En développement et expertise de l'économie sociale

– Dans quelle branche comptes-tu travailler avec ton master ?

– Peut-être dans une collectivité territoriale. Ou bien je me lance dans une thèse, je ne sais pas encore. Et toi, tu fais quoi ?

– J'ai fait deux années d'étude de commerce et je travaille depuis deux ans dans une boite qui fabrique des pièces détachées pour l'automobile. Je suis commerciale. Ce n'est pas un job des plus intéressants mais en attendant de trouver autre chose ça me permet de payer mon loyer.

– Par les temps qui courent, il faut prendre ce que l'on trouve. Tu as tout le temps devant toi répondit Gérémy en souriant.

Le voyage se passa sans encombre. Enfin ils arrivèrent à 13heures aux abords de Paris. Le départ de la manifestation était prévu place de la République. Tout le quartier était bouclé. Le chauffeur du car essayait de se rapprocher le plus possible de la place et trouva à se garer au métro Arts et métiers. Il fallait

ensuite rallier la place de la République à pied. Les consignes données par Armand étaient de rester groupés le plus possible. Le départ pour le retour sur Valence était prévu à 18 heures au même endroit, le car ne bougerait pas de là. Un deuxième chauffeur prendrait le relais du premier.

Au fur et à mesure que le groupe se rapprochait de la place de la République, une foule de plus en plus compacte se pressait dans la même direction. Enfin ils débouchèrent sur la place par la rue du Temple. Ils pouvaient à peine bouger tant il y avait du monde et décidèrent de rester à cet endroit en attendant le départ de la manifestation. Simon avait regardé le parcours sur son portable. Avenue de la République, boulevard de Ménilmontant, boulevard de Charonne, place de la Nation, rue du faubourg Saint-antoine, place de la Batille. Puis boulevard Beaumarchais, boulevard du Temple et retour place de la République. Un beau parcours semé de lieux symboliques. C'était l'acte 13 de la lutte des Gilets Jaunes et ils avaient tous la profonde sensation de participer à une journée historique.

Le cortège se mit en route. Lucie ne s'en aperçut pas tout de suite car il y avait tellement de monde qu'il faudrait une bonne demi-heure pour que le petit groupe de Valence commence à avancer. Les manifestants étaient groupés par ville, par corporation ou par grands sujets de société. Chacun avait sa banderole. Par exemple, pour les écologistes elle disait « changeons le système pas le climat », pour les cheminots « faisons tous dérailler Macron », etc ... Et il y avait tous les autres, ces milliers de personnes portant un gilet jaune, et brandissant leur pancarte contre la vie chère, contre les violences policières, contre l'évasion fiscale, contre la suppression de l'ISF, pour la revalorisation de tous les minima sociaux, pour plus de démocratie et l'instauration du RIC, pour une meilleure répartition des richesses, pour des mesures environnementales à la hauteur des enjeux climatiques...les sujets étaient divers et variés mais le gilet jaune donnait à la foule une unité de pensée, une identité populaire, une même vision de l'avenir. Le gilet jaune symbolisait cette classe sociale en colère. Dans le car, Gérémy avait dit à Lucie que cette lutte

était une vraie lutte de classe. Elle n'avait pas bien compris le sens de ces propos mais s'était jurée de travailler cette question et d'étudier l'histoire de la lutte des classes.

Tout se passait bien. Des parisiens étaient à leurs fenêtres et applaudissaient le cortège. A leur tour ils se faisaient applaudir par les manifestants qui les regardaient. Les mots d'ordre étaient lancés par celles ou ceux qui étaient venus avec un mégaphone. D'autres groupes avaient une sono qui couvrait les mégaphones. Mais tout le monde reprenait les mêmes slogans en cœur.

Les forces de l'ordre étaient nombreuses. A chaque croisement de rues, plusieurs rangées de CRS se tenaient immobiles. Ils portaient un casque, un gilet pare-balles, des protections aux bras et aux jambes, des gants, un bouclier anti-émeute. Leurs armes étaient constituées de grenades lacrymogènes, de grenades de désencerclement, de lanceurs de balle de défense. Lucie savait que ces balles de défense avaient provoqué de graves blessures chez certains manifestants. Mais aujourd'hui, l'ambiance était bon enfant et personne ne risquait rien pensait-elle. Malgré tout, elle trouvait que le gouvernement avait déployé beaucoup trop de brigades. Finalement, avec tous ces policiers, elle ne se sentait plus autant en sécurité.

Quelques débordements avaient lieu sur la place de la Nation. Lucie était encore trop loin de la place pour savoir ce qu'il se passait mais elle sentait l'odeur des gaz lacrymogènes. Des rumeurs courraient dans la foule. Les CRS empêchaient les manifestants de prendre les rue adjacentes même s'ils désiraient quitter le parcours. Alors forcément, cela apparaissait comme une provocation de leur part. Si elle ne voyait toujours rien, Lucie sentait les mouvements de foule qui s'apparentaient aux vagues de l'océan. Elle entendit quelques cris. Rien de rassurant pensa-t-elle. Elle regarda Gérémy qui lui sourit.

– Ne t'inquiète pas. Il y a toujours des mouvements de foule, surtout lorsque nous sommes aussi nombreux. Il paraît que nous sommes trente mille à Paris ! Tu te rends compte ?

– Oui mais je n'aime pas ces mouvements de foule  
répondit Lucie.

Elle regarda autour d'elle et aperçut ses amis, son frère et Laura un peu en arrière. Ils s'étaient laissés distancer au moment où la foule avait poussé en avant, en arrière, en avant, en arrière, sur les côtés. Elle leur fit signe de se rapprocher.

Les mouvements cessèrent et le cortège reprit sa route. Tout était rentré dans l'ordre. Il faisait un temps superbe, froid mais ensoleillé. Malgré la foule, le bruit, l'odeur du gaz, la balade était bien agréable. Et Paris est une ville tellement belle !!

La fin du parcours ne connut pas de problème majeur. Le cortège arrivait place de la République. Il était 17 heures et il fallait penser à rejoindre le car pour le retour à Valence. Tout le monde discutait tranquillement. Chacun donnait son avis sur le nombre de participants, la suite qui serait donnée au mouvement, la façon dont les médias retransmettraient cette journée. Une grande défiance existait à leur égard. Etant aux mains des grands groupes capitalistes, l'information donnée était en général loin de la réalité depuis de nombreuses années.

Lucie et ses amis s'étaient regroupés. Simon et Laura n'étaient pas très loin, quelques mètres à droite. Soudain, le cortège se scinda en deux parties, les uns partant à gauche, les autres à droite. On entendait des cris et les gaz lacrymogènes ne tardèrent pas à rattraper Lucie. Elle ne comprenait pas ce qui se passait. Tout était calme et tout-à-coup, les forces de police chargeaient sans raison. Les charges étaient très violentes. Les mouvements de foule renversaient des manifestants. Lucie et Gérémy reculèrent et hurlèrent à leurs amis de reculer également. Le bruit des cris était trop fort pour se faire entendre et ils se retrouvèrent tous les deux séparés des autres. Lucie avait les yeux qui pleuraient, la gorge en feu et elle pouvait à peine respirer. Le manque de souffle était le plus angoissant. Mais pourquoi avaient-ils chargé? La dispersion avait débuté dans le calme alors pourquoi ? Qui avait donné ces ordres stupides ? Était-ce par provocation, par bêtise ? On en saurait plus demain mais pour le moment il fallait impérativement sortir de cette zone pensa Lucie. Elle recula encore, Gérémy à ses côtés essayant de la protéger des mouvements incontrôlés de la foule. Elle retrouva son frère qui

avait les yeux aussi rouges qu'elle et qui respirait péniblement. Simon tenait Laura par la main pour ne pas la perdre.

- ils sont complètement fous dit-il à Lucie
- oui je ne comprends pas ce qu'ils cherchent
- barrons-nous d'ici hurla Gérémy

Ils reculèrent de nouveau et entrevirent une possibilité de sortir de cet enfer. Il se dirigeaient vers le passage Vendôme lorsque Lucie entendit un cri strident, un cri qui ne pouvait être que de douleur, un cri qui n'avait plus rien d'humain. Elle se retourna pour voir d'où venait ce cri. Simon se tenait le visage, les mains ensanglantées, le corps penché en avant. Laura était accroupie à côté de lui et essayait de retirer ses mains de son visage pour voir ce qui avait suscité ce cri. Simon hurlait de douleur. Lucie se précipita vers lui et vit la blessure. Une balle de LBD avait frappé le visage de Simon emportant avec elle une bonne partie de sa joue droite. La douleur était insupportable et il se coucha par terre incapable de faire un mouvement de plus. Gérémy était parti chercher une équipe de street médecins. Laura et Lucie tentaient de calmer Simon et de le rassurer. Des manifestants avaient formé un cercle autour d'eux de façon à les protéger des mouvements de foule. Lucie lui mit son bombardier sur le corps car il avait froid de peur, de douleur, surtout cette douleur vive qui lui rongait la joue. Les street médecins alertés par Gérémy arrivèrent, firent un pansement pour tenir les chairs et appelèrent les pompiers pour évacuer le blessé rapidement. La douleur était trop forte et Simon perdit connaissance.

– Gérémy, je vais avec Laura à l'hôpital pour rester avec Simon. Va prévenir le groupe pour qu'ils ne nous attendent pas. Dis-leur que nous restons sur Paris et qu'ils peuvent rentrer sans nous. Je vais appeler mes parents.

– Je reste avec toi

– Fais comme tu veux Gérémy. Si tu veux nous rejoindre, nous serons à l'hôpital de la Pitié Salpêtrière. C'est là que les pompiers évacuent Simon.

Lucie vivait un vrai cauchemard. Une journée qui devait se dérouler sans problème avec des manifestants



pacifiques s'était transformée en journée de l'horreur. Ils étaient là, sans provoquer qui que ce soit, heureux de leur journée. Mais pourquoi avaient-ils tiré ? Cette question l'obsédait et l'obséderait encore longtemps. C'était injuste, injuste et criminel.

Lucie

3 février 2019

Il était 3 heures du matin. Lucie, son bombardier sur les épaules, attendait dans une salle d'attente, non loin du bloc opératoire. Le chirurgien opérait Simon depuis une heure. Simon n'était pas le premier blessé à passer sur la table d'opération. Les tirs des forces de l'ordre avaient fait beaucoup de blessés parmi les manifestants. Gérémy était à côté d'elle, Laura marchait comme une somnambule dans la salle. Elle pleurait de tristesse, mais surtout de colère. Une colère qui la submergeait et qui ne la quitterait plus. Les autres étaient retournés à Valence, complètement atterrés par le récit de Gérémy. Comment était-ce possible que l'un des leurs soit une victime ? Ils avaient vu comme tout le monde lors d'autres manifestations des images de jeunes, blessés aux mains ou au visage. Mais jamais ils n'auraient cru qu'une telle chose arriverait à l'un de leur camarade.

Enfin le chirurgien sortit du bloc.

– Mademoiselle, vous êtes de sa famille ?

– Oui je suis sa sœur

– Bon, pour le moment j'ai réparé les os de la face du côté blessé afin de préserver la fonction masticatoire. Les maxillaires étaient touchés et éclatés en plusieurs morceaux. Le plancher orbital a été préservé. Le choc qui a été très violent a également endommagé les os du nez. Pour le moment je ne peux rien faire de plus. Nous verrons lorsque l'inflammation aura diminué ce qu'il convient de faire. Dans plusieurs semaines, nous nous occuperons des dents qui ont été emportées, et de l'esthétique du visage. Ce qui est certain, c'est que la guérison va être longue, qu'il faudra l'accompagner dans cette épreuve. Nous allons le monter dans le service de stomatologie.

- Merci docteur. Pouvons-nous rester avec lui ?
- Il n'est pas encore réveillé mais oui vous pouvez rester dans sa chambre en attendant son réveil

Laura qui avait suivi la conversation écarquillait ses yeux remplis de larmes. Elle osait à peine croire ce qu'elle venait d'entendre, comme si c'était un mauvais rêve et que tout allait rentrer dans l'ordre. Gérémy assis sur une banquette avait pris sa tête dans ses mains et la secouait de gauche à droite en signe de désespoir.

Quelques heures plus tard, Christian et Brigitte, les parents de Lucie et Simon, qui avaient pris la route dès l'appel de leur fille entrèrent dans la chambre de Simon. Les trois jeunes somnolaient sur des chaises que le personnel soignant avait mis à leur disposition pour la nuit.

- Ma fille, mais que s'est-il passé ? demanda Christian

Lucie lui raconta le déroulé des événements. Puis les informations données par le chirurgien. Brigitte regardait son fils endormi dont le visage était complètement emmailloté dans des bandes blanches. Elle s'assit sur le lit, lui prit la main et se mit à lui parler calmement, pour le rassurer et lui dire qu'elle était là, à côté de lui, telle une mère qui calme son enfant après un mauvais rêve.

Laura et Simon

Avril 2019

Dès le lendemain du drame Lucie était repartie à Valence avec Gérémy pour son travail. Elle remontait à Paris le week-end pour voir son frère. Laura était restée avec les parents de Simon mais elle était très perturbée depuis l'accident. Elle ne parlait presque pas, pleurait souvent et tenait des propos très violents à l'encontre des institutions. Christian et Brigitte avaient trouvé un petit rbnb à louer dans le 12ème, afin d'être près de leur fils.

Pour Simon, la première semaine avait été très difficile . Il souffrait beaucoup malgré la morphine prescrite par le chirurgien. Le changement de pansement était le moment le plus douloureux. Mais il tenait bon. Il n'était pas encore conscient de l'étendue de la catastrophe. Puis au début de la deuxième semaine, il demanda à voir sa plaie. Il n' y avait aucune bonne raison de ne pas l'autoriser à se regarder dans un miroir. Le chirurgien savait que ce moment constituerait un choc pour son patient. Aussi était-il présent pour amortir ce choc et expliquer à Simon que la chirurgie orthodontique puis la chirurgie esthétique permettraient qu'il retrouve son visage d'avant. Evidemment ce fut terrible pour Simon. Il regardait son visage défiguré, avec une énorme cicatrice sur la joue. Il se dit qu'il était une gueule cassée comme les soldats de la guerre 14/18 dont il avait vu plusieurs reportages à la télévision. La seule différence résidait dans le fait qu'il ne serait jamais reconnu ni comme une victime ni comme un héros, alors qu'il était bel et bien une victime des forces de l'ordre qui lui avaient tiré dessus, en plein visage. Et il se mit à pleurer. Le chirurgien lui expliqua encore et encore que dans quelques années, on ne verrait quasiment plus rien. Mais comment accepter cette figure inconnue quand on a 22 ans, quand la vie vous souriait, que vous

étiez amoureux d'une adorable jeune femme ? La première question qui vint à l'esprit de Simon fut « et Laura, va-t-elle encore m'aimer avec ma gueule cassée ? ». Simon était dévasté. Il aurait préféré mourir sur le pavé parisien. Au moins n'aurait-il pas eu à supporter cette tête monstrueuse. Au moins Laura aurait pleuré, mais il n'aurait pas eu cette horrible peur de la voir l'abandonner petit à petit.

– Ecoute ce que te dit le docteur lui dit gentiment  
Brigitte

– Mais maman tu ne te rends pas compte de ce que je suis devenu ? Un vrai monstre, quelqu'un que l'on va regarder dans la rue avec pitié, étonnement ou dégoût ! Comment je vais faire pour continuer à vivre ?

– Tout rentrera dans l'ordre mon fils lui dit Christian .  
Et nous allons porter plainte pour blessures volontaires. Dis-toi bien que je ne lâcherai pas tant que tu n'auras pas obtenu réparation.

Laura n'était pas présente. Elle avait préféré faire un tour. Heureusement que Laura n'est pas là pensa Brigitte. Cela nous donne un peu de temps à Christian et moi pour la préparer à regarder Simon.

Après deux semaines d'hospitalisation, Simon était rentré à Valence avec ses parents. Il n'avait pas réintégré sa chambre universitaire à Lyon ni repris ses cours. Comment aurait-il pu ? Il avait de nombreux rendez-vous dans le service de chirurgie faciale de l'hôpital de Valence à qui son chirurgien de Paris l'avait confié. Puis il faudrait aller aux consultations d'orthodontie pour s'occuper du problème de ses dents cassées dans le choc avec la balle de défense, ou plutôt la balle d'attaque pensait Simon. Et surtout, il était pour le moment incapable d'affronter le regard des autres, de ses copains de fac, des étudiants, des passants et même de Laura. Son année universitaire était fichue. Il avait préféré retourner chez ses parents auprès de qui il retrouvait un peu de réconfort et beaucoup d'amour. Mais il sentait qu'il s'enfonçait de plus en plus dans la tristesse, la déprime, l'envie de dormir et de ne plus se réveiller. Au moins

lorsqu'il dormait, il oubliait tout.

Laura avait découvert le visage de Simon quelques jours après leur retour à Valence, au moment où l'infirmière refaisait le pansement. Elle était bouleversée et tellement triste pour Simon. Elle savait qu'elle l'aimerait toujours, que rien ne pourrait les séparer. Mais elle était inquiète pour lui et se rendait bien compte qu'il était très déprimé, qu'il n'avait plus goût à rien. Elle n'arrivait pas à le faire sourire. Elle retournait en cours à Lyon pour préparer ses examens et passait le week-end chez les parents de Simon.

La colère qui l'avait assaillie juste après le drame n'était pas retombée. Elle savait que cette colère était là, installée bien à l'intérieur, prête à jaillir à la moindre circonstance. Plus les jours passaient, plus elle voyait croître le désespoir de Simon et plus sa colère grandissait. C'était toujours les mêmes questions qui surgissaient à n'importe quel moment de la journée, en cours, dans sa chambre d'étudiante ou avec ses amis. Pourquoi avaient-ils tiré ? Ils avaient reçu cet ordre. Alors qui avait donné cet ordre ? Pourquoi avaient-ils défiguré son Simon alors qu'il ne faisait rien de mal ? Et les questions alimentaient sa colère. Alors un jour Laura bascula et se radicalisa.

Une après-midi, elle répondait à quelques d'étudiants de sa promo qui l'interrogeaient sur le drame de Simon, sur sa santé et sur son moral. Elle relatait les événements, s'énervait après les institutions, terminait la discussion folle de rage. Un des étudiants présents l'écoutait attentivement et hochait la tête en signe d'approbation lorsqu'elle disait qu'il fallait en finir avec cette société et tout casser. Au moment de retourner en cours il l'interpella

– Salut je m'appelle Christophe. Je t'écoutais et je pense que tu as raison de dire que c'est inadmissible ce qui est arrivé à ton mec

– Oui c'est dur mais on va s'en sortir. Il faut juste qu'il tienne le coup. La chirurgie esthétique lui redonnera visage humain

– Tu sais , j'appartiens à un groupe qui pense comme

toi. Si tu veux l'intégrer, il n'y a pas de problème. Notre démarche est muée par une seule cause : la destruction du système capitalisme et de ses symboles. Mais on en reparlera si ça te dit

- OK je vais réfléchir. Salut je dois y aller
- Salut à bientôt. Je suis dans ta promo, tu me trouveras facilement

Laura n'avait pas besoin de réfléchir. Elle savait qu'elle intégrerait ce groupe, comme beaucoup l'avaient fait avant elle et comme beaucoup le feraient après elle devant la violence de la répression policière.

## Lucie et Gérémy

Avril 2019

Ce jour maudit du 2 février avait rapproché Lucie et Gérémy. Il était resté auprès d'elle pendant que Simon était pris en charge par le chirurgien. Il l'avait consol e, lui avait apporté ainsi qu'à Laura du café et quelques sandwichs trouvés dans les distributeurs situés à l'entrée du bâtiment. Puis le lendemain, ils avaient pris le TGV pour retourner à Valence. Lucie reprenait son travail et Gérémy ses cours. Et puis les parents de Lucie et Laura veillaient sur Simon. Arrivés   Valence le dimanche en milieu d'après-midi, Lucie lui proposa de venir dîner chez elle avant qu'il ne reparte à Grenoble. Il lui tiendrait compagnie et elle n'avait pas envie de passer la soirée seule, à penser à Simon. Elle était trop triste et angoiss e. Elle se blottit dans son bombardier. Il faisait toujours froid dans ces trains !

– Avec plaisir répondit-il. Je ne rentre pas ce soir sur Grenoble. J'ai quelques jours de révision avant les examens et je vais rester chez mes parents qui habitent à Valence.

– Super, je te ram nerai en voiture. Tu sais il faut que tu m'expliques la lutte des classe et tout ça. Je n'y connais rien mais je suis certaine que les réponses sont là.

– Oui pas de problème. Je deviens ton professeur particulier.

Il essayait de la faire rire. Il voyait bien qu'elle n'était pas bien.

Les semaines qui suivirent, ils se virent fréquemment. Lucie allait rendre visite à son frère à l'hôpital parisien de la Pitié Salp triere un week-end sur deux et l'autre week-end elle le passait avec Gérémy qui prenait pension chez ses parents, à leur grande surprise car cela faisait longtemps qu'ils n'avaient pas



autant vu leur fils.

Lucie et Gérémy parlaient politique et économie. Ils lisaient les journaux, des articles intéressants sur internet. Ils débattaient et confrontaient leurs idées. Ils ne tombaient pas toujours d'accord sur la manière d'avancer vers plus de justice sociale. Mais le socle était commun : on ne changerait pas la société sans changer le système économique. Lucie faisait des progrès dans l'art de la controverse. Elle exprimait très clairement ses points de vue. Il lui reste à prendre de l'assurance pour parler en public pensait Gérémy.

Ils participaient un samedi sur deux aux manifestations des Gilets Jaunes à Valence. Les cortèges prenaient de plus en plus d'ampleur, comme à Paris et dans toutes les grandes villes de France. La répression redoublait occasionnant blessés et arrestations. Ils se rendaient très régulièrement dans les soirées organisées par les Gilets Jaunes. On y discutait système économique, système politique. Les débats étaient très riches, très politisés. Les journalistes, les « experts » ou plutôt ceux pensant en être, qui passaient sur les chaînes de radio ou de télévision, s'étonnaient de la culture politique qui se dégageait des interviews donnés par les portes-parole des Gilets Jaunes. Ils n'étaient pas porte-parole au sens où l'entendaient les partis politiques traditionnels, mais ils avaient suffisamment de légitimité pour répondre aux journalistes. Ces « experts » pensaient que le peuple muet, invisible, qui ne s'exprimait plus depuis de nombreuses années, n'avait rien à dire, n'avait plus d'idée. C'était tout le contraire. Le peuple s'était tu longtemps, trop longtemps. Il avait accepté d'être au chômage, de ne pas arriver à se loger convenablement, de ne pas nourrir ses enfants correctement. Il n'était plus allé voter parce qu'il ne croyait plus en l'avenir. L'espérance avait déserté sa classe sociale. Et voilà qu'il s'était mis à parler ce peuple. Voilà que tous les mots accumulés dans sa tête depuis tant d'années se pressaient, se bouscullaient vers la sortie, ne demandaient qu'à être expulsés de sa bouche, qu'à être ordonnés, puissants, vecteurs d'espoir et de fraternité. On ne pourrait plus les faire rentrer à l'intérieur de soi, ces mots d'espérance en un monde plus juste, plus fraternel.

Pour le moment, le pouvoir ne croyait pas en cette vague de fond qui ne demandait qu'à se transformer en ouragan. Ou ne voulait pas y croire. Comment en France, après des décennies de système libéral, certes interrompues par ci par là de courtes périodes de rébellion, pouvait-on imaginer que le pouvoir capitaliste vacillerait un jour ? On en était pas encore là mais le gouvernement ne voyait pas que tous les ingrédients se mettaient en place, tranquillement, assurément. Le soulèvement populaire débutait et personne ne pouvait dire où il s'arrêterait.

Un samedi soir, Lucie avait invité ses amis à dîner. Simon n'avait pas souhaité se joindre à eux. Son moral était au plus bas et Laura n'arrivait pas à le faire sortir de chez lui.

La préoccupation principale de la soirée portait sur l'utilisation de la violence. Il leur était nécessaire d'aborder ce problème car les manifestants étaient de plus en plus obligés d'en tenir compte dans les manifestations. Oui ou non, la violence était-elle légitime ? Deux clans s'affrontaient. Ceux qui n'en voulaient pas, parce qu'elle décrédibilisait leur cause. Ceux qui ne voyaient pas d'autres possibilités pour faire avancer leur cause. Dans le premier groupe on retrouvait Lucie, Gérémy, Bernard et Noémie. Dans le second groupe Laura, Catherine et François.

Laura pris la parole.

– J'ai lu il y a peu que la première violence était la violence institutionnelle, sociale. Celle qui nous écrase. La deuxième violence est la violence révolutionnaire dont le but est d'abolir la première. La troisième violence est répressive. Elle doit étouffer la seconde et est complice de la première. Mais c'est la première qui engendre toutes les autres .

– Où veux-tu en venir demanda Lucie ?

– Je veux dire que si nous sommes violents, c'est pour répondre à l'injustice sociale, à l'exploitation. C'est pour cela que nous devons nous en prendre aux symboles du capitalisme.

– Oui mais ne crois-tu pas qu'il y a d'autres moyens rétorqua Gérémy ?

– Regarde la révolution du jasmin en Tunisie en 2011. C'était un mouvement pacifiste dit Lucie. Il y a eu une suite de

manifestations pacifistes et de sit-in pendant quatre semaines et au final le régime s'est écroulé.

– Tu oublies qu'il y a eut également une grève générale sans laquelle tout n'aurait peut-être pas été aussi facile ajouta François.

– Oui c'est un vrai problème répondit Gérémy. Nos syndicats n'appellent pas souvent à la grève générale.

– Et puis Lucie, ajouta Laura, tu vois ce qu'ils ont fait à ton frère. Simon ne sera peut-être plus jamais le même homme. Rien que cela justifie la violence.

– Non je ne pense pas que la violence l'aide Laura. Pour que Simon retrouve le moral, il faut qu'il soit reconnu comme une victime, il faut que les donneurs d'ordre soient jugés. Comme pour toutes les victimes des manifestations bien sûr.

– Par ailleurs reprit Gérémy, il faut bien admettre que les images diffusées à la télé sur mai 68 révèlent une grande violence. Ce qui se passe en ce moment, ce n'est rien comparé à mai 68. Vous avez vu les barricades, les voitures en feu, les arbres arrachés ? Puis il ajouta en riant

– Depuis plusieurs semaines plus aucune image de mai 68 à la télé. Comme si les ordres aux médias avaient été de stopper leur diffusion pour ne pas nous donner des idées. Ensuite il y a eu la grève générale qui a abouti aux accords de Grenelle. Je reconnais que dans un sens, la violence a payé.

– D'accord répondit Lucie, mais les exemples contraires sont nombreux et s'il est possible d'éviter les blessés et les morts, c'est mieux non ?

Ils discutèrent longtemps sans réussir à se mettre d'accord. Lucie était inquiète pour Laura. Elle savait que Laura se rendait régulièrement à Lyon pour manifester et qu'elle adhérerait aux idées libertaires et anarchistes. Une fois seule avec Gérémy, elle lui expliqua ses craintes.

– Qu'est-ce que tu veux y faire Lucie ? Tu l'as entendue comme moi.

– Oui je sais, mais je suis inquiète pour elle.

On était fin avril mais il ne faisait pas trop froid. Il y avait cette odeur de printemps dans l'air, une odeur d'hiver qui se termine, une odeur de nature qui est prête à exploser. Il serait bientôt temps de faire une visite au Vallon de Combeau avec ses milliers de fleurs alpines multicolores ou à la Servelle de Brette d'où l'on découvre le Vercors, le Dévoluy et jusqu'au Mont Ventoux.

Gérémy n'était pas pressé de rentrer chez lui. Il était bien avec Lucie. Et elle était heureuse qu'il soit resté après le départ des autres. Ils passèrent leur première nuit ensemble.

Laura et Simon

Juin 2019

Simon était très mal. Malgré les opérations qui avaient donné de bons résultats, malgré la réparation de sa dentition qui avançait rapidement car peu de dents avaient été touchées, il ne reprenait pas le dessus. Il avait beau lire des témoignages de blessés plus atteints que lui, certains ayant perdu l'odorat, d'autres la vue d'un côté, tout cela ne lui permettait pas de se sentir mieux. D'ailleurs comment aurait-il pu se sentir mieux simplement en se comparant à pire que lui ? Cela n'aurait eu aucun sens. Non, ce qui minait Simon, c'était la non reconnaissance de son statut de victime. Car il était bel et bien une victime parce qu'il n'avait rien fait de répréhensible au moment du drame. S'il avait jeté un pavé ou un cocktail Molotov, il aurait plus ou moins compris ce qui lui arrivait. Quoiqu'il se disait que ces gestes ne valaient pas qu'on tire sur des jeunes manifestants. Mais en tout état de cause, lui n'avait rien lancé, rien brûlé, n'avait injurié personne. Et il se retrouvait défiguré, n'osant plus sortir, ayant raté son année universitaire et ne sachant même pas s'il reprendrait la fac l'année prochaine.

Ils étaient tous gentils avec lui, ses parents, ses amis, sa sœur et surtout Laura qui tentait de lui réapprendre à vivre normalement. Mais il n'y avait rien à faire. Il ne voulait plus appartenir à ce monde. Comme il aurait préféré mourir !

Et aussi, il faudrait en mettant le nez dehors affronter le regard des autres. Il imaginait parfaitement les pensées des passants qui l'auraient croisé. « le pauvre, il a eu un accident de moto ? » « oh nom d'un chien, le pauvre, c'est de naissance ? » « ah là là, à sa place, j'évitais de sortir ! ». Mais il se trompait car sa joue était bien reconstruite et les cicatrices s'estompaient. Tout cela c'était dans sa tête. Souvent Laura se fâchait contre lui et l'obligeait à se regarder dans une glace en disant

– Mais tu vois bien qu'on ne distingue presque plus rien

Mais non, il ne la croyait pas. Il ne voulait voir personne, un point c'est tout. Ses parents lui avaient proposé de voir un psychologue pour qu'il puisse parler avec une personne extérieure à sa famille et à ses amis . Il avait refusé. Non le problème n'était pas là. Il était capable d'analyser ce qui l'obsédait et l'empêchait d'avancer : reconnaissance, reconnaissance, reconnaissance. Il était persuadé qu'au moment même où il serait reconnu victime, il renaîtrait et pourrait poursuivre sa vie.

C'était le combat que menaient désormais Brigitte et Christian. Pendant les deux semaines d'hospitalisation de leur fils, ils n'avaient pas pensé à l'avenir. Leur quotidien était entièrement tourné vers Simon. Parfois ils se relayaient à son chevet, parfois ils restaient ensemble une bonne partie de la journée dans sa chambre, parfois ils laissaient Laura seule avec lui pour quelques moments d'intimité au cours desquels elle arriverait peut-être à le faire sortir de sa léthargie. Le personnel hospitalier était remarquable de gentillesse et de compétence. Simon ne parlait quasiment pas. Il répondait aux questions par un signe de tête. Ils étaient désarmés, malheureux, ne sachant comment gérer cette situation.

Ils n'avaient eu ni l'un ni l'autre de difficulté avec leur hiérarchie pour s'absenter à brûle pourpoint. Ils avaient même reçu de nombreux coups de téléphone de la part de leurs collègues leur proposant des RTT s'ils en avaient la nécessité. Cette solidarité faisait chaud au cœur. C'était bien la preuve que les discours qui ne cessaient de décrier les gens comme étant individualistes, égoïstes, tournés vers eux-mêmes étaient faux. Il y avait encore de la solidarité dans ce monde pensaient Brigitte et Christian.

Une fois revenus chez eux, ils s'étaient mis en quête de trouver un avocat pour Simon. Non, ils ne laisseraient pas cet acte impuni. Les honoraires coûtaient chers? Et alors. Ce ne

serait pas le premier effort qu'il leur faudrait faire. Toute leur vie était un effort ininterrompu pour boucler les fins de mois avec leurs deux petits salaires et deux enfants à faire grandir, à emmener jusqu'aux études supérieures. Ils étaient prêts à emprunter s'il le fallait. Des connaissances d'amis leur avaient indiqué un avocat qui défendait déjà un autre manifestant. Il accepta de s'occuper de Simon et leur dit qu'il le ferait gratuitement car il considérait comme un geste militant de défendre des manifestants blessés ou mis en garde à vue sans réelle cause, arbitrairement et qui écopaient souvent de lourdes peines, sans commune mesure avec les faits qui leurs étaient reprochés. C'était bien la première bonne nouvelle depuis le drame.

L'avocat se déplaça jusqu'à Simon afin de recueillir son témoignage. Puis il alla déposer plainte pour violences volontaires des forces de l'ordre auprès du procureur de la République de Valence. Désormais les choses suivraient leurs cours.

Laura avait repris ses études à Lyon après le retour de Simon. Elle revenait à Valence un week-end sur deux. L'autre week-end, elle le passait avec Christophe et les militants du milieu anarchiste. Elle adhéraient à leur discours sur l'autogestion. Oui pensait-elle, le peuple pouvait se gérer lui-même, sans passer par des élus qui le plus souvent sont des professionnels de la politique et ne connaissent pas la vraie vie des gens qui travaillent. Elle trouvait normal également de détruire les symboles du capitalisme pendant les manifestations. Les banques, les distributeurs de billets, les assurances, les restaurants luxueux, les voitures luxueuses, tous ces symboles il fallait les brûler. Pour le moment elle avait réussi à échapper aux forces de l'ordre. Elle n'avait jamais été mise en garde à vue. Mais pour combien de temps? Elle savait ce qu'elle risquait et ne craignait pas de passer au tribunal pour avoir défendu ses idées. Laura avait basculé à cause de la répression policière qui était présente à toutes les manifestations. Personnes âgées bousculées, manifestants gazés ou frappés sans raison, blessés graves comme son Simon. Alors quoi, fallait-il accepter tout

cela sans rien dire, comme des moutons? Non pas question,



Lucie

Octobre 2019

Depuis mai dernier, il s'était passé peu de choses. Gérémy avait pris l'habitude de passer les week-end chez Lucie. Elle avait pris deux semaines de congé au mois d'août qu'ils avaient passées ensemble. Ils étaient restés en Drôme, il y avait tant de loisirs possibles. Baignade dans la Drôme magnifique, parfois calme et de couleur bleue, parfois couleur vert d'eau, parfois couleur grise après l'orage. Elle rafraîchissait lorsque la température dépassait les 30 degrés. Elle accueillait les familles sur trois ou quatre générations qui passaient le dimanche ensemble. Les randonnées ne manquaient pas dans le Vercors. Il était possible de se promener tous les jours sans jamais refaire le même parcours. Lucie et Gérémy s'entendaient à merveille. Jamais un mot plus haut que l'autre.

Laura passait beaucoup de temps à Lyon malgré la fin des cours. Elle avait été reçue à ses examens avec succès. De temps à autre, elle rendait visite à Simon. Ce n'est pas qu'elle l'aimait moins mais elle pensait que la destruction du capitalisme était plus importante que tout autre préoccupation. Simon ne lui en voulait pas. Il ne sortait toujours pas de chez lui si ce n'est de temps à autre pour dîner chez sa sœur avec Gérémy. Ensemble ils parlaient de la situation politique, de ce que devenait le mouvement des Gilets Jaunes. Puis il rentrait et ne sortait pas pendant plusieurs jours. Malgré le dévouement et les compétences de son avocat, l'affaire avait été classée sans suite. C'était comme si on lui avait tiré dessus une seconde fois.

La mobilisation des Gilets Jaunes, sans être au point mort, avait beaucoup faibli pendant les mois d'été. La chose était normale. Tous avaient besoin de vacances et de repos. Ils étaient mobilisés depuis octobre de l'an passé et très fatigués. Malgré cela, les rond-points restaient occupés par quelques

personnes et tous les samedis amenaient leurs cortèges de manifestants. Le mouvement avait progressé dans son organisation. Et cela était d'une importance capitale. Tout en restant ferme sur le refus d'être récupérés par les partis politiques, les Gilets Jaunes avaient compris qu'ils devaient se fédérer nationalement, se voir lors de coordinations départementales, régionales et nationales afin d'optimiser leur moyens d'action. Les représentants envoyés dans ces coordinations étaient choisis lors d'assemblées générales. Ce n'était pas toujours les mêmes qui étaient désignés. Cette organisation ressemblait à ce qui se faisait dans certains partis politiques traditionnels mais comment échapper à toute organisation ? C'était impossible si on voulait que le mouvement progresse . Il fallait seulement veiller à éviter des débordements de certains égos qui s'installeraient dans des fonctions sans être légitimes. Et tout n'était pas à jeter dans l'organisation des partis traditionnels !

Début octobre, Lucie se rendit à une assemblée générale comme toutes les semaines. Ce début d'automne était plus froid que d'habitude et elle avait remis le bombardier rangé dans son placard depuis avril dernier. Il y avait beaucoup de militants et cela rassura Lucie qui craignait que le mouvement ne s'essouffle durablement. Elle prenait désormais régulièrement la parole lors de ces assemblées générales. Elle était écoutée car lorsqu'elle parlait, il se passait quelque chose de particulier, difficile à définir. Peut-être était-ce cela le charisme. Les premières tentatives furent difficiles car elle n'avait pas organisé son discours. Tout était confus et mal ordonné. Puis petit à petit, les choses se mirent en place et l'habitude aidant, le stress diminuant, ses prises de parole devinrent d'une grande qualité. Gérémy n'en revenait pas, lui qui l'avait connue timide et effacée. J'avais raison de croire qu'elle y arriverait pensait-il.

Lucie entra dans la salle et aperçut Armand.

– Salut Lucie. Comment va ton frère ?

– Moyen, le non lieu lui a sapé le peu de moral qu'il lui restait

– Tu verras qu'un jour, tous ces non-lieu se transformeront en peines de prison. Dis-moi, je suis délégué à la coordination départementale depuis juin. J'aimerais être remplacé. Veux-tu prendre cette tâche?

– Oui, si les présents sont d'accord pas de problème pour moi

Lucie fut désignée déléguée départementale. Il s'agissait une fois par semaine de participer à une conférence téléphonique avec tous les délégués du département de la Drôme. Et ensuite rendre compte dans ses propres assemblées générales des actions menées sur les autres ronds-point.

Rapidement, Lucie devint déléguée régionale. La tâche était un peu plus compliquée car elle devait se déplacer à Lyon un fois tous les 15 jours, généralement le dimanche. Gérémy l'accompagnait, ils prenaient le train, elle savait pouvoir compter sur lui en toutes circonstances. Le 27 octobre, le débat porta sur l'organisation d'une grande journée anniversaire. Le premier acte du mouvement avait eu lieu le 17 novembre 2018. Le 16 novembre 2019 serait une journée d'importantes mobilisations dans toutes les villes françaises. Les mots d'ordre devaient être percutants, très politiques et demander la dissolution de l'Assemblée Nationale. Le grand débat n'avait rien apporté au pouvoir d'achat des classes moyennes et des plus pauvres. La solution trouvée par le gouvernement avait été de faire financer les quelques mesures sociales en faveur des pauvres par d'autres pauvres. Rien n'avait été demandé aux classes aisées, aux riches familles du CAC 40, aux grandes entreprises bénéficiaires des 20 milliards annuel du CICE, aux actionnaires institutionnels qui touchaient toujours autant de milliards de dividendes. Pas de taxes supplémentaires sur ces dividendes, pas de moyens donnés pour lutter contre l'évasion fiscale, pas de mesures efficaces pour sauver la planète. De simples mesurette qui consistaient à culpabiliser le peuple. Cette journée devait être déterminante pour la suite du soulèvement populaire.

Lucie

Novembre 2019

Le 16 novembre débuta une journée de mobilisation dans tout le pays. Des manifestations étaient organisées dans toutes les grandes villes. L'option de regrouper les manifestants dans les capitales de région avaient été préférée à l'éparpillement des forces dans les petites villes. Lucie prit le train avec tous les Gilets Jaunes de Valence et ils se retrouvèrent Place Bellecourt avec des milliers d'hommes et de femmes qui venaient de la région Auvergne Rhone-Alpes. La consigne nationale était de défiler dans le calme, pas de heurt avec les forces de l'ordre, pas de provocation, mais détermination dans les mots d'ordre. Lucie était inquiète bien sûr, avec ce qui était arrivé à son frère ! On pouvait légitimement se demander s'il n'y aurait pas de nouveaux blessés.

Le défilé se passa dans le calme. Les délégués régionaux se donnaient des informations par sms et on savait que partout des milliers de manifestants étaient au rendez-vous et qu'il n'y avait aucun heurt avec les forces de l'ordre. Soudain, Lucie reçut un sms du délégué parisien : *deux manifestants tués par la police qui a chargé sans raison*. Les autres délégués régionaux reçurent le même sms que Lucie. Le parcours formait une boucle et revenait place Bellecourt où des prises de parole devaient avoir lieu. Lucie prit la parole et donna l'information qu'elle venait de recevoir. Il y avait deux morts à Paris après une charge inutile des forces de l'ordre. Après les 4000 blessés, les 23 éborgnés, les 5 mains arrachées, le décès à Marseille, l'heure était venue de lutter contre cette barbarie inadmissible . On ne pouvait plus accepter cette violence sans précédent dans l'histoire récente du pays. Alors lucie demanda aux milliers de manifestants de la place Bellecourt de s'asseoir et de ne plus

bouger. Il se passa cette chose étrange que tous s'assirent et pas seulement à Lyon, mais dans toutes les grandes villes de France. Une même décision prise par des milliers de personnes de ne plus bouger, de rester assis pour un temps indéterminé, venait de traverser le pays, comme une onde balayant le territoire et unissant le peuple avec la volonté déterminée de rester là, sur place, tant que l'Assemblée Nationale ne serait pas dissoute et qu'il n'y aurait pas l'élection d'une nouvelle assemblée. Un vent de sit-in passa au-dessus du pays tout entier. Comment évacuer ces milliers de personnes ? C'était impossible et les forces de l'ordre le savaient.

Les jours qui suivirent, les manifestants constituèrent des groupes sur toutes les grandes places de France. Certains distribuèrent de la nourriture, d'autres installèrent des tentes parce les nuits étaient froides, d'autres encore organisèrent des débats tous les soirs afin de favoriser les échanges et le dialogue entre tous. Devant une telle détermination du peuple, les groupes anarchistes et de pensée libertaire avaient décidé de ne pas utiliser la violence contre les forces de l'ordre positionnées tout autour des places. Ils restaient en marge du mouvement mais n'intervenaient pas. Lucie avait un rôle prépondérant de liaison avec les délégués des autres régions et avait été sollicitée pour participer à la rencontre nationale des délégués régionaux.

Enfin début décembre, les syndicats appelèrent à la grève générale. Tout alla alors très vite car le pays était complètement bloqué. Le 16 décembre, le Président de la République décida de dissoudre l'Assemblée Nationale et de procéder à de nouvelles élections au cours du mois de janvier 2020. L'exigence populaire réclamait une nouvelle assemblée car il s'agissait bel et bien de changer de régime politique et économique afin de placer l'humain et la planète au centre des préoccupations. Il s'agissait d'en finir avec les privilèges de l'aristocratie financière libérale qui écrasait le peuple et ne se souciait que de dividendes au détriment de la population.

Lucie avait été choisie à l'unanimité des Gilets Jaunes pour être la candidate de sa circonscription. Elle se sentait

désormais prête à assumer la fonction de députée au sein de cette nouvelle assemblée. Que de chemin elle avait parcouru depuis quelques mois, un peu plus d'un an ! Elle fit une campagne basée sur une répartition juste et équitable des richesses, sur des mesures environnementales fortes et pérennes afin de sauvegarder notre planète, ou du moins ce qu'il était encore possible de sauver. Elle n'omit jamais de parler de la dette artificiellement créée par les banques et dont il faudrait annuler la partie illégitime qui ne correspondait pas à des investissements en faveur du bien collectif. Elle mit en avant la réappropriation du pouvoir par le peuple. Cette campagne était particulière car elle tombait au moment des fêtes de Noël. Malgré cela, la population s'investissait dans la campagne, organisait des débats sur les points qu'elle désirait voir abordés par la nouvelle assemblée. Simon sortait de plus en plus de chez lui. Il était très entouré par tout ceux qui luttèrent depuis le début et qui l'avaient vu tomber à terre pendant la manifestation. Et surtout, les députés Gilets Jaunes avaient donné leur parole s'ils étaient élus que tous les blessés auraient le statut de victime, qu'ils seraient dédommagés pour leur préjudice et que les coupables seraient traduits devant les tribunaux. Laura s'était progressivement éloignée des milieux anarchistes tout en gardant des liens forts avec Christophe. Gérémy aimait Lucie.

Le soir du premier tour, les députés Gilets Jaunes remportèrent la majorité des sièges de la nouvelle assemblée. Lucie avait elle aussi gagné le scrutin dès le premier tour. Devant ses électeurs elle leva les bras en signe de victoire et les remercia, vêtue de son bombardier devenu témoin d'une étape décisive de notre temps, témoin de la lutte des Gilets Jaunes.

**ANDRÉA**

## Lucie et Andréa

Depuis plusieurs jours Andréa se cache dans une cave à Paris rue de la Convention. Elle a laissé pour le moment l'institut d'études politiques de Grenoble où elle est en deuxième année et prépare une licence. Elle attend les ordres pour se déployer dans le 15ème arrondissement avec ses camarades. Des centaines de jeunes et de moins jeunes ont investi toutes les caves de la capitale et des grandes villes françaises. Cette semaine sera décisive pour l'avenir. Il faut impérativement sauver ce qui a été construit à partir de 2020, il y a 24 ans.

Comment en est-on arrivé là se demande Andréa ? Elle ferme son bombardier car il fait très froid cet hiver 2044. Elle repense à sa mère et ce jour de l'année 2040 où Lucie lui a donné son bombardier en disant

– Tiens je te le donne, tu en auras plus besoin que moi qui suis malade et qui vais bientôt disparaître. Tu sais il en a vu des choses depuis 2019. Il te portera bonheur. Il est le symbole de notre lutte.

Lucie avait un cancer et se savait perdue. Elle se mit à raconter à sa fille de 16 ans les événements qu'elle avait vécus, pour lui passer le témoin et pour qu'elle n'oublie jamais la lutte de la génération passée. C'était maintenant à cette jeune femme de 20 ans de reprendre le flambeau.

Andréa ferme les yeux et se souvient du récit de sa mère déjà très affaiblie par la maladie.

*En janvier 2020, une nouvelle Assemblée Nationale fut élue avec la majorité absolue au mouvements des Gilets Jaunes. L'abstention était tombée à 10% ce qui valut au suffrage universel de retrouver ses vraies valeurs. Nous n'étions pas élus par 1 français sur trois car plus personne ne se déplaçait pour*



*voter. Nous étions élus avec les voix de neuf français sur dix ce qui nous donnait une vraie légitimité. Beaucoup de femmes faisaient partie de cette nouvelle assemblée. Nous avons été nombreuses sur les ronds-points, nous étions nombreuses sur les bancs du Palais Bourbon. Nous nous sommes mis aussitôt au travail. Nous avons voté immédiatement un décret empêchant la fuite des capitaux vers d'autres pays. Cela concernait l'interdiction pour les investisseurs de retirer les sommes investies dans les entreprises ainsi que la fermeture des frontières financières pour les riches citoyens ayant des vellétés à prendre leur fortune pour la mettre à l'abri à l'étranger. Il y a eu quelques ratés mais dans l'ensemble, notre courage politique a été récompensé. Peu de capitaux et de français ont quitté la France, à part quelques familles riches et des personnages du monde politique esclaves de ces mêmes familles.*

*Puis nous avons créé la sixième République qui replaçait la démocratie à la place que les capitalistes lui avait fait perdre, et tout un système de prise de décisions par la base a été mis en place. La souveraineté populaire était rétablie.*

*Une grande réforme de l'échelle des salaires ramenée de 1 à 10 a été conduite tambour battant. Les dirigeants des grandes entreprises ont menacé de quitter leur fonction si l'on touchait à leur salaire. Je me souviens que nous avons crié : « Qu'ils partent. Nous avons formé suffisamment de cadres, ingénieurs et techniciens pour assurer la transition ». En effet, sitôt la fuite des dirigeants des grandes entreprises, de nombreux diplômés les ont remplacés et ont réussi à faire parfaitement tourner la boutique. Ils se satisfaisaient d'un salaire qui malgré tout était 10 fois supérieur au SMIC.*

*Tous les minimas sociaux ont été augmentés largement afin que plus jamais des familles, des femmes seules avec leurs enfants, des chômeurs vivent dans la rue.*

*Un référendum concernant l'annulation de la dette odieuse et illégitime en cela qu'elle avait été artificiellement créée par les banques en opposition au bien collectif a remporté un oui massif. Des milliards ont été dégagés au profit de grands travaux d'aménagement pour le bien du peuple. Ecoles, hôpitaux, transports gratuits ont été construits. Les services publics sont*

*redevenus ce pourquoi ils avaient été créés par le Conseil National de la Résistance : des services à la population qui n'avaient pas pour objectif de faire des profits mais un maillage du territoire permettant d'atteindre tous les territoires.*

Lucie s'interrompit un instant, essaya de rassembler ses souvenirs puis reprit son récit.

*La France était alors très attaquée par l'Europe et les Etats-Unis. Un embargo sur les produits importés jusqu'alors avait été décrété. Cela mettait le pays en fâcheuse posture. Alors certains pays d'Europe comme l'Espagne, le Portugal, la Grèce décidèrent de former avec nous une Europe des nations basée sur un commerce juste et équitable. Ces pays avaient été menacés avant nous par le système capitaliste et avaient servi de terrains d'expérimentation dans le but de voir s'il était possible d'exploiter encore un peu plus le peuple, de lui prendre encore un peu plus d'argent. C'était leur revanche de nous rejoindre. Ainsi s'est créée l'Europe du Marché Equitable, l'EME. Puis de nombreux pays hors d'Europe ont fait de même et nous ont rejoint, nous permettant de contourner l'embargo. Si tu avais vu le bonheur des gens, ma fille.*

Andréa entend quelqu'un se diriger vers sa planque. Elle prend son drone, le place au plafond derrière la porte et attend. Non, ce n'est que son ami Victor qui lui apporte un peu de nourriture.

– Salut Victor, merci

Puis elle se replonge dans le récit de sa mère.

*Tout s'est bien passé jusqu'en 2035. Je ne te détaille pas toutes les réformes mais toutes étaient en faveur du bien populaire, l'homme était replacé au centre du monde. Terminés l'enrichissement personnel dû à l'exploitation du travail des autres, la spéculation insupportable, la corruption et les commissions occultes, la centralisation de l'information avec la censure qui l'accompagne etc, etc.*

*Et puis il y a eu toutes les lois en faveur du sauvetage de la*

*planète, pour la transition écologique et pour lutter contre le réchauffement climatique. Tu vois, il a fallu vingt ans pour renouveler complètement notre production d'énergie et passer aux énergies propres. Maintenant nous n'utilisons plus d'énergie fossile ni d'énergie nucléaire.*

*Enfin nous avons fait respecter les lois en faveur de l'égalité femmes-hommes et au bout de 5 ans, il n'existait plus aucune inégalité salariale. Puis petit à petit les discriminations liées au genre ont disparu.*

Lucie se perdit dans ses pensées un instant puis reprit

*Nous savions toutes et tous que des forces réactionnaires s'organisaient à l'étranger. Rien de nouveau sous le soleil, révolution puis contre-révolution, les capitalistes n'étaient pas prêts à nous laisser vivre en paix. Mais cette fois-ci, nous étions bien décidés à ne pas céder. Au début, dans les années 20, nos ennemis étaient hors du pays. Il leur fallu un certain temps pour digérer ce qui leurs était arrivé et s'organiser. Ce n'est que vers 2035 que les premières secousses se sont faites sentir. Rappelle-toi. Tu n'avais que 11 ans mais tu t'en souviens certainement. Ils ont envoyé des centaines de drones sur toutes les installations sensibles productrices d'énergie. Cela a occasionné des dégâts très importants. Nous n'étions pas assez bien préparés dans la détection des drones ennemis. Enfin je devrais dire, nous étions préparés mais ils étaient en avance techniquement. Dans le même temps, alors que nous étions occupés à réparer les installations, ils ont organisé la destruction de notre système financier par l'envoi de virus informatiques qui nous étaient inconnus et dont nous n'avions pas d'antidotes. Là, ça a failli être la catastrophe. Mais bon, nos jeunes ingénieurs ont mis le paquet, ont travaillé sans relâche à quelques centaines pendant plusieurs semaines et ont gagné la partie. Il fallait les voir dormir quelques heures par jour sur leurs ordinateurs, puis se remettre au travail. L'armée révolutionnaire du 21ème siècle. Finalement nous avons vaincu ces pleutres.*

*Depuis cette offensive, nous sommes tranquilles mais nous sommes persuadés qu'une nouvelle attaque se prépare. Les*

*capitalistes ne voudront jamais renoncer aux privilèges qu'ils avaient avant notre victoire en 2020. Tu sais qu'ils écrivent des ouvrages pour raconter leur vie de privilégiés à leurs enfants et leur donner l'envie de se battre contre nous pour récupérer leurs fortunes ! Ce sont de grands malades ! Il faudra que ta génération assume la défense de notre cause, pour le bien collectif et le bonheur du peuple. Vous devez empêcher le retour du vieux monde.*

Andréa se souvient que sa mère est partie quelques jours après. Cela fait 4 ans.

Elle avait raison pense Andréa. Nous avons subi une nouvelle et importante attaque de virus informatiques il y a 6 mois et pour le moment nous perdons. Les virus ont été si performants que tout notre système de défense anti-intrusion aux frontières de l'EME a été endommagé et ce sont quelques milliers de robots qui se sont introduits chez nous. Chaque robot possède son drone tueur et détient une autonomie de décision qui s'adapte à la situation. C'est la dernière génération de robot. Nous avons été pris de court et obligés de nous réfugier dans les caves de toutes les grandes villes en attendant de nous organiser pour la riposte. Enfin, je veux dire les volontaires pour le combat. Nous sommes beaucoup de femmes à combattre. Comme disait Lucie, des milliers de femmes sur les ronds-points, des centaines de femmes à l'Assemblée. Et maintenant nous sommes des milliers de femmes combattantes. Nous avons été rejoint par de nombreux volontaires étrangers, venant de l'EME ou d'autres pays du monde. Cette armée ressemble aux brigades internationales venues combattre le fascisme en Espagne en 1936. C'est ce que m'ont raconté mes grands-parents, Brigitte et Christian. Ils connaissent parfaitement les luttes de libération nationale. A la mort de ma mère, mon père s'est jeté dans son travail pour oublier et ce sont mes grands-parents qui se sont occupés de moi.

C'est incroyable d'être acculé à combattre comme au 20ème siècle, avec ceci de différent que chez nos ennemis les robots ont remplacé les hommes. Pas chez nous, car nous ne pensions pas qu'ils oseraient nous attaquer physiquement. Les capitalistes ont dépensé des milliards et consacré tout leur temps à chercher les

moyens de nous éliminer au lieu de vivre normalement. Ils sont vraiment tordus ! Ils tentent de nous éliminer économiquement et lorsqu'ils n'arrivent pas à leur fin, ils sont capables de nous tuer physiquement. Quels assassins !

La résistance de la population non combattante est formidable. Les habitants des immeubles nous apportent de la nourriture, nous fournissent de précieuses informations. Les robots ennemis sont autonomes mais manquent encore parfois de perspicacité ce qui nous donne un petit avantage sur eux. Pour le moment il n'y a pas eu de meurtres de non combattants, mais personne ne sait si les drones tueurs ne recevront par l'ordre de tirer à vue sur tout ce qui bouge.

Andréa attend les ordres. Elle sait qu'une grande contre-offensive se prépare

## Andréa et Victor

Andréa remonte le col de son bombardier. Il fait vraiment très froid. Victor entre dans la cave.

– J'ai servi tous les combattants de la zone. Je viens dîner avec toi si ça ne te dérange pas.

– Non répond Andréa. Elle a toujours eu un faible pour Victor. Il se sont connus il y a quelques mois lorsque Andréa a été envoyée à Paris rejoindre les brigades parisiennes. Victor habite la capitale et appartient au même groupe qu'elle. Ils ont 20 ans tous les deux.

Victor observe Andréa avec attention, la regarde attentivement puis lui dit avec un sourire

– Ce blouson que tu portes, il me fait penser à une vieille photographie que j'ai toujours vu chez mon grand-père Farid. C'est un couple de deux jeunes gens qui s'embrassent. Elle porte un blouson comme toi. Lui est d'origine tunisienne comme mon grand-père. Il m'a dit que c'était son cousin.

– Pourquoi gardait-il cette photo ?

– Parce qu'ils sont morts tous les deux dans le camp de Chatila, lors du massacre perpétré par les phallanges libanaises. Ils étaient là-bas pour aider les réfugiés. C'est fou, on dirait vraiment le même. Tu l'as acheté où ?

– Je ne l'ai pas acheté. C'est ma mère qui me l'a donné avant de mourir. Je demanderai à mes grands-parents, ils savent peut-être d'où il vient.

Soudain ils reçoivent un ordre du quartier général. Il faut se diriger vers la Seine par la rue de la Convention.

Le matériel dont disposent les combattants est simple. Les informaticiens ont mis au point un système de captage des messages transmis par la commission de défense à l'aide d'une puce implantée sur chaque combattant, dans le cou juste sous

l'oreille. Le message arrive à la puce qui l'envoie au cerveau. Puis le cerveau décode le message. Chaque combattant possède un drone muni d'un fusil laser. Une paire de lunette permet d'obtenir l'image transmise par le drone afin d'avoir une vue aérienne du territoire et de repérer l'ennemi. Le drone évolue en captant les messages transmis par le combattant à l'aide du système inverse que celui décrit précédemment. Les ordres pensés par le combattant sont codés par la puce qui les envoie au drone. L'équipement est léger, les combattants se déplacent rapidement.

Andréa et Victor mettent leurs lunettes, sortent de la cave, montent au rez-de-chaussée de l'immeuble et prennent à gauche vers la Seine. Leurs drones sont au dessus d'eux et leurs transmettent les images du quartier. Ils ôtent les sécurité des fusils laser des drones. Ils ne sont pas seuls, des centaines de combattants ont reçu le même ordre. Les combattants sont organisés en binômes qui peuvent communiquer en pensées par l'intermédiaire de leur puce. De sorte que chacun peut venir en aide à son coéquipier en cas de problème.

Les robots ennemis sont tombés dans un piège et sont regroupés au niveau de la rue Auguste Vitu. Il faut les encercler, les neutraliser et désactiver leurs drones. Andréa et Victor se rapprochent de la zone de combat. Ils entendent le son significatif de la neutralisation du robot ennemi. Un son aigu qui ressemble au bruit que fait une fusée éclairante. Le robot s'écroule et il reste à désactiver son drone.

Les combattants en approche se mettent à courir afin d'éviter les drones ennemis. Sur leur passage, ils voient un grand nombre de leurs camarades qui gisent au sol. Mais il ne faut pas s'arrêter car c'est à ce moment que la vulnérabilité est la plus grande. Andréa suit les conseils qu'elle reçoit de Victor. Son drone pulvérise un grand nombre de robot ennemi. Parfois c'est elle qui émet des pensées permettant à Victor d'échapper aux tirs des drones ennemis.

Soudain Victor se jette sur elle. Elle sent une douleur fulgurante au niveau de l'épaule. Sans Victor, elle recevait ce tir de laser dans la poitrine. La douleur est très importante mais elle a encore la force de se traîner dans une cage d'escalier, appuyée sur Victor, pour espérer être évacuée à l'arrière des combats et

être soignée.

– J'ai prévenu les secours lui dit Victor. Ils vont arrivés.  
Je retourne au combat.

– Merci Victor. Sans toi je serais morte. Fais bien attention à toi. Dès que c'est possible, je te rejoins.

– Oui t'inquiète. Soigne toi bien, c'est le plus important.

Ils se regardent une dernière fois, il l'embrasse et disparaît.



Andréa

J'ai été évacuée dans un hôpital parisien, la Pitié Salpêtrière. Je crois que c'est là que mon oncle Simon s'est fait soigner après avoir été blessé à l'oeil par un tir de LBD lors d'une manifestation de Gilets Jaunes il y a vingt-cinq ans. Il m'a raconté comment les forces de police répondaient très violemment aux manifestants pacifistes. Et comment après les élections de 2020, les donneurs d'ordre avaient tous été jugés coupables de leurs actes et condamnés à de lourdes peines de prison. C'est à partir de cet instant que mon oncle Simon a repris une vie normale. Les simples exécutants n'ont pas été traînés devant les tribunaux. Les députés ont préféré les amnistier, jugeant qu'ils n'avaient fait qu'obéir aux ordres et que le climat social réclamait un peu de calme, de sérénité et de pardon. J'ai un peu de mal à comprendre cette position. Mais d'après ma mère, il fallait sortir du climat de haine qui régnait entre des gens qui finalement connaissaient les mêmes difficultés économiques.

Ici à l'hôpital, il y a des blessés partout, plus ou moins gravement, tout dépend de la partie du corps qui a été touchée. Mon épaule est salement amochée. Mais le chirurgien m'a dit qu'il réparerait et que l'on ne verrait plus rien d'ici deux jours. Oh, mon bombardier ! La manche est très abimée, la peau déchirée. J'ai mal à l'épaule. Ils vont me donner un antalgique. Je pense à Victor, je m'inquiète pour lui, il me manque. Tiens, il me manque ? Oui il me manque. Les dernières nouvelles des combats sont encourageantes mais beaucoup de combattants se font tuer. Demain je serai opérée.

Je viens de me réveiller. J'ai un gros pansement sur l'épaule. J'ai vu le chirurgien. Il a refait mon épaule exactement comme elle était. A mon arrivée il a pris quelques unes de mes cellules, les a mis en culture vingt-quatre heures pour faire du tissu.

Ensuite il a pris une sorte d'imprimante 3D et la machine a reconstruit l'épaule, un peu comme un métier à tisser. Je pourrai sortir demain à condition de rejoindre ma famille à Valence pour me reposer quelque jours avant de repartir combattre. Tout le territoire au sud de Paris a été débarrassé des robots ennemis. Les robots ne remplaceront jamais les hommes ! Mais nos pertes sont très importantes.

Je suis dans la maison de mes grands-parents, dans la chambre qu'occupait ma mère quand elle était adolescente. J'aime bien dormir dans cette chambre, il y a des photos de la famille, de mon oncle Simon, de ma mère avec Jérémy mon père. Je suis dans un cocon.

– Tu as bien dormi ? demande grand-mère en entrant dans la chambre

– Oui super bien. Et je n'ai pas trop mal à l'épaule. Dis grand-mère, maman t'a-t-elle raconté à quelle occasion elle avait acheté le blouson bombardier ?

– Oui. Si mes souvenirs sont exacts, elle l'a acheté dans une boutique de fripes à Valence.

– Et qui l'avait mis en vente ?

– Elle est retournée un jour dans la boutique parce qu'elle voulait connaître la réponse à cette question. La propriétaire de la boutique lui a expliqué que sa mère lui avait donné. Sa mère qui habitait Paris l'avait eu d'une copine à elle. Cette copine l'avait trouvé dans la maison de sa mère décédée. Il appartenait à sa sœur tuée plusieurs années auparavant. Je crois que c'était en allant aider des réfugiés au Liban. Tu connais le martyr des camps de Sabra et Chatila ?

– Oui j'en ai entendu parler

– Eh bien cette jeune femme a été assassinée avec son compagnon là-bas. Pourquoi veux-tu connaître l'origine du bombardier ?

– Pour rien, comme ça

Je suis sidérée. C'est bien lui. C'est bien le bombardier dont m'a parlé Victor. Celui de la photo dans la maison de son grand-père. C'est incroyable. Ce n'est pas un hasard, c'est trop incroyable. Il faut que je le dise à Victor.

– Ou est grand-père ?

– Dans le jardin

Je dois faire réparer le bombardier. Grand-père connaît certainement quelqu'un qui peut le faire

– Grand-père, le bombardier a été abimé par le tir de laser qui m'a touché l'épaule. Tu connais quelqu'un qui peut le recoudre ?

– Oui , j'ai un bon copain à Romans qui travaillait dans la chaussure. Il saura le réparer

## Andréa et Victor

Andréa est repartie se battre. La manche du bombardier est recousue, on ne voit plus les dégâts occasionnés par le laser. Son épaule est complètement guérie. On lui a fourni un nouveau drone. Après avoir été battus à Paris, les robots ennemis se sont regroupés au nord de la France. Il faut qu'elle retrouve Victor pour lui raconter ce qu'elle sait à propos du bombardier. Elle arrivera à Lille demain soir. Elle ira se renseigner auprès de la direction des combats pour savoir où se trouve Victor et ainsi reformer leur binôme.

Elle sait où est basée la compagnie de Victor. La voilà dans le village aux alentours de Lille où elle va pouvoir le retrouver.

Elle le voit là-bas, à proximité de la mairie du village

– Victor, Victor !

– Andréa ! Tu es guérie ?

– Oui, je reprends le combat avec toi. Tu sais Victor, ma grand-mère m'a donné les informations concernant l'histoire du bombardier. C'est celui qui était sur la photo chez ton grand-père ! C'est incroyable non ?

– Oui c'est incroyable. Tu imagines la probabilité que nous nous rencontrions, toi qui porte le bombardier et moi le petit-fils de la personne qui l'a pris en photo il y a soixante trois ans ? Difficile de croire que ce n'est que du hasard !

Et les voilà repartis au combat main dans la main, le bombardier sur les épaules d'Andréa. Les jours qui viennent s'annoncent difficiles. Malgré leurs nombreuses défaites, les robots ennemis restent bien présents. Il y aura encore beaucoup de morts parmi les combattants. C'est le prix que le monde construit par Lucie et les autres femmes devra payer pour rester juste et libre.